

La « Tradition du Nouveau » chez un poète « yiddishisant » montréalais

Jacob-Isaac Segal (1896-1954). Un poète yiddish de Montréal et son milieu, de Pierre Anctil, Presses de l'Université Laval, 433 p.

Robert Schwartzwald

Numéro 246, automne 2013

Actualité de *Parti pris*

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70156ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Schwartzwald, R. (2013). Compte rendu de [La « Tradition du Nouveau » chez un poète « yiddishisant » montréalais / *Jacob-Isaac Segal (1896-1954). Un poète yiddish de Montréal et son milieu*, de Pierre Anctil, Presses de l'Université Laval, 433 p.] *Spirale*, (246), 70–72.

La « Tradition du Nouveau » chez un poète « yiddishisant » montréalais

PAR ROBERT SCHWARTZWALD

JACOB-ISAAC SEGAL (1896-1954).
UN POÈTE YIDDISH DE MONTRÉAL ET SON MILIEU
de Pierre Anctil
Presses de l'Université Laval, 433 p.

La vie nous met parfois devant des coïncidences exquises : imaginez-vous une imposante usine, située le long d'un canal industriel, dans une petite ville de la Nouvelle-Angleterre. Il y a cent ans, les « Francos », c'est-à-dire les Québécois qui avaient quitté la patrie pour s'installer dans de bourdonnantes villes au sud de la frontière, travaillaient en grand nombre dans l'industrie du textile. Dans les années 1980, l'historien Pierre Anctil s'y rend afin d'effectuer un séjour de recherche. Il se retrouve devant des bâtiments largement désaffectés, mais à Holyoke (Massachusetts), un entrepôt fait figure d'exception : le *National Yiddish Book Center*. Un million de volumes, dont beaucoup proviennent des bibliothèques personnelles de Juifs montréalais, y ont été conservés à la suite d'une vaste opération de secours qui les avait sauvés de l'oubli et de la destruction. Aujourd'hui, ces livres remplacent les collections incendiées d'Europe de l'Est et assurent la présence de la littérature yiddish dans les plus prestigieuses universités du monde. Le caractère insolite du lieu n'échappe pas à Anctil : d'une part, le spectre des travailleurs canadiens-français apparaît dans des espaces dorénavant consacrés à la préservation du patrimoine imprimé ashkénaze ; d'autre part, on peut reconnaître la parenté entre ce sanctuaire improvisé

de livres en yiddish et les usines consacrées à la confection de vêtements à Montréal où étaient autrefois employés de nombreux ouvriers juifs. La rencontre de ces deux mondes allait orienter en grande partie l'itinéraire intellectuel d'Anctil pour les années à venir.

Depuis un quart de siècle, Anctil accumule une bibliographie impressionnante composée de publications de toutes sortes — livres, anthologies, articles, actes de colloque, catalogues d'exposition, traductions de mémoires et d'œuvres littéraires — qui témoignent du souci de l'auteur de faire mieux connaître le remarquable apport culturel et intellectuel de la communauté juive au Québec depuis le XVIII^e siècle (et ceci à une majorité francophone qui en a traditionnellement possédé une vision fort partielle et partielle). Anctil a pris la décision exceptionnelle (et qui, de nos jours, l'aurait été même pour un Juif séculier) d'apprendre le yiddish, la langue commune de la très grande majorité des Juifs qui a immigré au Québec dans les dernières

décennies du XIX^e siècle et les premières du XX^e siècle. Outre l'importance évidente de cet apprentissage du yiddish pour ses recherches, Anctil s'est mis à traduire plusieurs ouvrages littéraires et autobiographiques. Ces volumes, constituant une véritable « petite bibliothèque », donnent en français un accès sans précédent à



l'univers dynamique de la culture juive moderne de Montréal.

LE DÉSARROI DE SEGAL

Anctil s'est intéressé une première fois au poète Jacob-Isaac Segal en 1992 et a fait publier au Noroît la traduction d'une sélection de poèmes de ce « *Juif yiddishisant* » (avec un brin d'ironie, Segal se décrit ainsi pour se distinguer de ses confrères dont l'acculturation progressive est inévitable depuis qu'ils ont choisi l'anglais). Vingt ans plus tard, *Jacob-Isaac Segal (1896-1954). Un poète yiddish de Montréal et son milieu* constitue une étude approfondie de la carrière littéraire du poète. Disons d'emblée que, dans ce récit de quelque 300 pages, augmenté d'une centaine de pages d'annexes et de bibliographie, la prose d'Anctil ne nous lasse jamais. Au contraire, elle est souvent fort émouvante, voire remarquable pour ses qualités d'empathie et d'intuition, tout en respectant les critères de la recherche scientifique. Elle est particulièrement belle, par exemple, au moment où l'auteur décrit le désarroi du jeune Segal — soustrait à son milieu d'enfance à Korets en Ukraine —, obligé d'appriivoiser la vie urbaine nord-américaine. Comme beaucoup de ses *Landsleute* (compatriotes), Segal a connu la précarité dès son arrivée en Amérique et a travaillé à la confection de vêtements ; comme eux, aussi, il avait reçu une formation traditionnelle dans les *khéders* (écoles juives). Il deviendra cependant une figure reconnue à l'échelle internationale en contribuant à l'épanouissement du yiddish en tant que langue de la modernité littéraire, même si, hormis un séjour relativement bref et doux-amer à New York, c'est à Montréal que le poète a réalisé la majeure partie de son œuvre. Fort émouvante est aussi la section du livre consacrée à l'impact catastrophique de l'Holocauste sur le milieu littéraire juif et sur Segal en particulier. Désormais, le poète devra composer avec la dure réalité d'une littérature yiddish laissée à elle-même dans le Nouveau Monde — aussi considérables ses ressources fussent-elles — et fragilisée, car coupée de ses sources créatrices originelles, maintenant terrassées.

LE DÉFI D'ANCTIL

Pour mieux apprécier l'ampleur du défi qu'Anctil s'est lancé en abordant la biographie littéraire de Segal, il faut savoir que l'écrivain a publié une dizaine de recueils de poésie de son vivant, auxquels s'ajoutent deux volumes posthumes ainsi que des centaines de textes critiques pour le journal yiddish montréalais *Keneder Odler (L'Aigle du Canada)* et pour plusieurs autres journaux et revues, tels que *Di Tsukunft (L'avenir)*, *Der Yidisher Kemfer (Le militant juif)* et *Der Tog (Le jour)* à New York, *The Jewish Standard* à Toronto, et même *Der Weg (La voie)* à Mexico. Selon Anctil, c'est la combinaison fortuite des conditions sociales découlant de l'immigration, d'un sens éthique élevé et d'une esthétique novatrice qui expliquerait la singularité de Segal comme poète. Sa poésie « *“loge” dans l'interstice impossible à combler entre un monde disparu à jamais et la modernité américaine à laquelle Segal a été étranger par tempérament, mais qu'il a vécue concrètement* ». À la langue maternelle, tout récemment élevée en langue littéraire, Segal intègre des éléments du *nigun* hébraïque, qui transmet à la fois l'imagerie biblique et le mysticisme hassidique, puis l'émotivité nostalgique et la forme moderne de la poésie russe de son époque, d'où le « *paradoxe* » que le poète arrive à la modernité grâce au romantisme russe ! L'œuvre posthume *Letste Lieder (Dernières chansons)* (1955) rassemble les quatre principaux thèmes de la poésie de Segal : le *shtetl* (bourgade) d'Europe de l'Est, l'exil, la contemplation mystique de la présence divine et Montréal. Un seul bémol : le lecteur « littéraire » aurait souhaité trouver des analyses plus poussées des poèmes. Souvent ceux-ci, pourtant abondants, servent uniquement à illustrer le propos de l'auteur ou à faire avancer son récit, ce qui est tout à fait conforme au genre biographique. En revanche, Anctil a pris la très heureuse décision de rendre disponibles les translittérations de vingt et un poèmes en annexe du volume, ce qui aidera le public à savourer toute la sonorité et la cadence de la langue yiddish.

En 1921, le premier numéro de la revue *Nyuansn (Nuances)*, dirigée par Segal, est publié. Il s'agit d'« *une première*

tentative de créer une école littéraire yiddish montréalaise ». La revue « *s'oriente résolument du côté de la modernité en publiant dans le numéro de janvier 1921 trois essais portant sur des grandes figures qui participaient au renouvellement de l'art à l'échelle internationale*. » L'internationalisme (comme orientation, idéologie), parsème la communauté juive montréalaise dans son ensemble. Si, dans la première moitié du XX^e siècle, le yiddish devient la troisième langue parlée à Montréal, après le français et l'anglais, Anctil rend admirablement compte des racines de sa vitalité dans l'effervescence politique et culturelle de la « *renaissance culturelle yiddish* » de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles quand la langue était « *le véhicule de la révolution et des idées modernes au sein des masses juives est européennes* ». Le volume nous offre un portrait fort différent de celui, folklorique ou hermétique, que l'on pourrait se faire du yiddish à Montréal, où la langue est aujourd'hui presque exclusivement associée à la communauté hassidique. L'ouvrage d'Anctil se charge donc de rendre justice à l'œuvre de Segal tout en valorisant, de manière plus globale, le transfert de la culture yiddishophone vers Montréal au cours d'une époque où elle était quasiment invisible pour la majorité francophone.

Anctil situe Segal comme figure de proue de la vitalité des lettres juives à Montréal dont il trace un impressionnant portrait. Il démontre comment les lettres yiddish ont réalisé des exploits prodigieux et disproportionnés à l'ampleur de leur public et de leurs moyens. Anctil signale tout d'abord l'homogénéité relative de la communauté juive montréalaise au début du XX^e siècle. En 1921, 85% de ses membres provenaient de la grande migration de 1903-1914 d'Europe de l'Est. La communauté fut donc « *l'hériti[ère] direct[e] du combat des Juifs russes pour les libertés démocratiques et la promotion de classes laborieuses* ». Tout en insistant sur l'aspect militant de la communauté, Anctil s'empresse de nous faire comprendre que Segal lui-même a très peu participé à ce militantisme. En cela, il s'est démarqué d'une cohorte assez importante de poètes « engagés » qui alignaient leur pratique littéraire

directement sur la lutte sociale et qui s'identifiaient volontiers aux principaux courants politiques, surtout aux communistes et aux Bundistes (nationalistes de gauche non sionistes). Chose remarquable, la stature de Segal n'a jamais souffert de cette absence d'engagement. Au contraire, Anctil nous montre comment ses pairs se sont félicités d'avoir trouvé en lui le vrai poète yiddish montréalais d'envergure internationale.

« montréalité » de Segal, au même titre que celle manifestée par les peintres juifs de l'époque², aurait joué un rôle important dans les nouvelles conditions de réception qui sont les nôtres. De plus, Anctil soulève habilement la question du caractère national de la littérature yiddish, du rapport entre langue et identité nationales, ce qui intéressera les lecteurs soucieux de l'histoire et du développement de la littérature québécoise d'expres-

que ses interventions pourraient parfois provoquer.

Enfin, quand on essaie de bien saisir ce qui motive Anctil au travers trois décennies de recherches, on n'aurait peut-être qu'à réfléchir au titre de son livre *Le rendez-vous manqué. Les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres*, paru en 1988. À l'époque, Anctil était chercheur à l'Institut québécois de la recherche sur la culture. Selon lui, c'est grâce à ses rencontres avec l'éminent historien juif David Rome qu'il avait commencé à se rendre compte de la manière dont le quotidien de cette communauté la situait au cœur de la modernité émergente de la ville, tout en étant attentive aux questions d'envergure internationale. Or, que ce soit au sujet du militantisme syndical ou de la guerre civile espagnole, l'élite canadienne-française et l'intelligentsia juive se sont souvent trouvées à l'opposé l'une de l'autre, d'où l'absence d'un véritable dialogue, malgré quelques efforts qui n'ont rien donné. Dans un sens profond, les recherches et les publications d'Anctil visent à rattraper ce rendez-vous manqué, et ce, je dirais, selon le concept juif de *Tikkun Olam* consistant à « réparer le monde. » Mais le plus grand mérite de la présente étude est sans doute de nous faire comprendre qu'à l'époque même où les écrivains juifs montréalais, à l'instar de la communauté dans son ensemble, commençaient à se tourner vers l'anglais, l'emploi du yiddish est resté pour Jacob-Isaac Segal, « *un choix de circonstances modernes* » et nullement un geste obstiné ni nostalgique. ─

Anctil soulève habilement la question du caractère national de la littérature yiddish, du rapport entre langue et identité nationales, ce qui intéressera les lecteurs soucieux de l'histoire et du développement de la littérature québécoise d'expression française.

La notoriété de Segal est en grande partie attribuable à l'appui indéfectible du prodigieux H. M. Caiserman, militant syndical, fondateur du Congrès juif canadien (le lecteur contemporain s'étonnera d'apprendre que le CJC puise ses origines dans la lutte ouvrière alors qu'il est globalement perçu aujourd'hui comme le porte-parole de l'*establishment* juif) et promoteur des arts et lettres yiddish. Outre l'amitié et la solidarité qui liaient Segal et Caiserman, le portrait du dernier nous instruit de manière aussi étonnante que convaincante sur ses efforts pour effectuer un rapprochement entre les milieux littéraires juif et canadien-français. Sans doute Caiserman aurait-il été ravi de constater que les lettres yiddish à Montréal, si longtemps inaccessibles en français, sont de nos jours de plus en plus reconnues. Rappelons qu'à l'époque de Caiserman, la plupart des écrivains canadiens-français trouvaient leurs sujets de prédilection en dehors de la ville, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Le public québécois francophone, maintenant bien installé dans la vie urbaine, est disposé à s'ouvrir à la manière dont Segal abordait les réalités urbaines tout en se nourrissant d'une expérience profonde de la tradition et de la diaspora. Aussi, la

sion française. L'ouvrage poursuit ainsi un travail déjà abordé dans *Trajectoires juives au Québec* (2010)³, recueil d'essais où Anctil convie le lecteur à mieux connaître la diversité historique des identités juives québécoises, tout en mettant en relief les occasions de dialogue et de reconnaissance possibles entre les communautés juive et canadienne-française.

Si le « virage » d'Anctil des « Francos » aux Juifs l'a éloigné des sentiers battus du nationalisme, le malaise qu'il aurait pu provoquer ce faisant était susceptible de s'étendre à une partie de la communauté juive qui n'a guère l'habitude de voir « sa » culture et « sa » littérature traitées par des voisins francophones non juifs (il est à noter que cette remarque serait aussi valable pour la communauté franco-québécoise : des deux côtés, il y a des individus qui expriment de telles réticences, on aurait le droit / devoir de parler de « sa » communauté, mais pas des « autres »). Il ne faut pas oublier qu'Anctil s'aventure sur le terrain d'une langue et d'une littérature patrimoniales abandonnées depuis quelques générations déjà par la grande majorité des Ashkénazes, ce qui contribue sans doute au sentiment d'ambivalence, voire de culpabilité inavouée,

1. *Poèmes yiddish / Yiddische Lieder*, poèmes réunis et traduits par Pierre Anctil, Montréal, Éditions du Noroît, 1992, 153 p.

2. Voir Esther Trépanier, *Peintres juifs de Montréal. Témoins de leur époque, 1930-1948* (Montréal, Éditions de l'Homme, 2008, 287 p.) et, de la même auteure, *Peintres juifs et modernité / Jewish painters and modernity, Montréal 1930-1945*, Montréal, Centre Saidye-Bronfman 1987, 181 p.

3. L'ouvrage a été primé par la Bibliothèque publique juive en 2012 (Prix J. I. Segal pour le meilleur livre écrit sur un thème judaïque).